PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA

VIE POSTHUME

3me ANNÉE. — N° 10. Avril 1883.

SOMMAIRE :

LE 31 MARS

Pour la dix-neuvième fois depuis la mort d'Allan Kardec, les nombreux spirites réunis sur sa tombe, après un « acte de dévotion » phonographiquement débité au début et un autre à la fin des discours, ne manqueront pas de répéter — car on pourrait bien ne pas s'en douter — que le spiritisme c'est le progrès... Allan Kardec n'a-t-il pas dit que le spiritisme ne pouvait être ni débordé ni dépassé, étant de nature à s'assimiler quelque idée nouvelle et durable qui se produise? Malheureusement les dépositaires de son œuvre, qui auraient pu s'en faire les *continuateurs*, trouvent plus simple d'en rester les *conservateurs*.

Aussi, arrive-t-il que le progrès, qui lui ne comporte pas d'arrêt, transforme chaque jour en anachronismes quelques-unes des idées déjà vieillies du *Livre des Esprits*.

Que l'on veuille bien ne pas nous prêter une intention qui est loin de notre pensée, en nous accusant de faire ici le procès d'Allan Kardec. Outre que c'est là une besogne à laquelle nous répugnons, ce serait, de plus, nous manquer de respect à nous-même, ayant puisé dans ses écrits le germe de nos convictions.

Nous disons le germe; et s'il en est qui trouvent que la *Vie Posthume*, à laquelle ce germe a donné naissance, ne laisse apercevoir que très vaguement le lien de parenté qui la rattache au *Livre des Esprits*, ils n'ont pour s'en expliquer le mystère que de s'interroger eux-mêmes et

de se demander s'ils se trouvent une bien grande ressemblance avec leur propre moi d'il y a trente ans passés.

SURVIVANCE et *PRÉEXISTENCE*... Telles sont les deux affirmations qui nous restent communes avec nos confrères les Kardécistes. Quant aux préoccupations dogmatiques, piétistes et miraculistes, (1) qui passionnent encore si fortement la plupart des groupes et journaux spirites, elles ne sauraient avoir pour nous désormais la moindre importance et demeurent, à nos yeux, non moins étrangères aux conditions médianimiques qui rendent possibles les rapports entre les vivants et les morts, qu'aux conditions télégraphiques qui rendent possible la communication instantanée entre deux pays éloignés.

On ne manquerait pas de considérer comme ne possédant pas la plénitude de ses facultés, quiconque, avant de s'aboucher téléphoniquement avec un ami ou un parent absents, plierait dévotement le genou devant l'appareil, ferait le signe de la croix ou psalmodierait quelque prière. Pourquoi donc, cette même attitude, qui témoignerait d'un cerveau déséquilibré alors qu'il s'agit d'une communication téléphonique avec une personne aimée non encore décédée, deviendrait-elle une attitude modèle alors qu'il s'agit d'une communication médianimique avec une personne aimée d'outre-tombe ?

On nous répète chaque jour — et les plus chaleureux kardécistes en conviennent — que le monde périsprital est tout aussi peu mystérieux, tout aussi naturel que le monde charnel, et par l'effet d'une contradiction qui ne s'explique guère, ces mêmes kardécistes continuent à faire une réputation d'Esprits supérieurs aux anthropomorphistes collaborateurs du Livre des Esprits et autres Esprits-Saints d'après lesquels, pourtant, le monde de l'au-delà serait, à peu de choses près, aussi arbitrairement et mystiquement gouverné que par le passé. Tout au plus ces « droitiers » de la survivance nous permettent-ils de compter sur une révision partielle de l'antique constitution miraculée, et ce qu'il faut et exigeons c'est la révision complète.

Mus GEORGE.

(1) Cette expression sera contestée par les kardécistes ; et pourtant, est-il miracle plus grand que celui qui leur est cher, d'une création arbitraire, ou, soit, d'une personnalité toute puissante nommée Dieu, qui aurait fait surgir, du néant, à son gré, l'universel ensemble de tout ce qui est.

CAUSERIES
DU
PÈRE MATHABON

IV

Propos Déistes

Je n'avais point le dessein de vous parler déité, *Moussu* le lecteur. C'est un chapitre sur lequel j'aime assez taire mes sentiments, et j'eusse continué à vous exposer les théories d'Alpha, sans le caprice qui me tient, de vous entretenir d'une malencontreuse aventure, dans laquelle le père Mathabon a écopé, et où il a été question de pêche, de politique, de Dieu et d'une opinion d'Alpha.

Vous voudrez donc bien, *Moussu* le lecteur, tenir ces lignes pour un entr'acte, et en excuser le caprice qui me le fait commettre.

×

Comment d'ailleurs, pour la rareté du fait, le père Mathabon a tempérament si tempéré, résisterait-il à la tentation de vous parler d'une telle colère que son ami Castelade eut presque l'idée d'aller quérir un médecin.

De mon temps le thérapeute du bord n'aurait pas manqué de diagnostiquer, en me tâtant le pouls, que mon état était provoqué par des spasmes morbides, des plexus solaires, à moins qu'il ne fut dû à la dominance des vaisseaux et des tissus où circule la lymphe, ou toute autre cause pathologique pouvant bien ressortir du solidisme ou de l'humorisme.

Mais aujourd'hui les savants sur ces matières raisonneraient différemment peut-être, attendu que si du temps de Sganarelle certains viscères, de par la médecine, avaient déjà changé de place, il pourrait bien en être présentement de même pour certains autres organes. Témoin, les savantes recherches de Hallé, démontrant que la maigreur et la sècheresse sont l'indice des caractères altiers, passionnés, dominateurs — exemple, Cassius et Brutus pâles, secs et maigres, selon Plutarque — savantes recherches de nos jours contredites par les corpulents et irascibles personnages qui ont porté les noms de Mirabeau, Kléber, Danton, Gambetta, etc.

X

Le soir de mon aventure coléreuse il y avait séance chez moi à Endoume. Je m'étais renfrogné contre l'auvent de la cheminée mon *cachimbou* à la bouche, bien résolu à ne point me mêler à n'importe quoi, me souciant fort peu de savoir si de l'autre côté, nos estimables personnes devaient conserver leurs appendices ou être réduits à l'état de globules homéopathiques.

L'esprit Alpha n'entendit pas respecter mon taciturne calme.

— Père Mathabon, me dit-il, vous ne m'interropez pas ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Seriez-vous malade ; ne voudriez-vous pas m'écouter ?

— L'un et l'autre ; et, avec votre permission, vous allez me laisser tranquille.

— Oh ! oh ! père Mathabon, c'est quasi de la colère votre maladie. Contez m'en la cause, je vous prie.

— Non, ce serait trop long à dire.

— N'importe, allez y tout de même.

— Soit, n'étant ni théosophe ni petite dame, je n'ai à faire ni mystère ni bouche sucrée.

Sachez donc, *Moussu* l'esprit Alpha, que ce matin ma *mignonnette* et moi, l'un portant l'autre, sommes sortis toutes voiles dehors dans le but de faire pêche bonne.

Le temps était *fresquet*, guilleret, la bise bonne et légèrement *mistrallée*, ce qui nous a permis de doubler le cap Mejean et même Planier.

Une bonne provision d'esques, de piades, de mouredus, de babouis, tels étaiens les friands appâts dont je comptais régaler la gent poissonneuse avec, il est vrai, un arrière goût d'hameçon pour compenser ma débonnaire prodigalité.

Eh bien voilà ! De compensation point n'en ai reçu. La gent poissonneuse a bien goûté à mes friandises, elle s'en est même gavée ; mais en ingrate qu'elle est, elle a dédaigné les hameçons tout neufs après lesquels je la priais de s'épancher un peu. Si bien qu'à trois heures de l'après-midi j'étais à sec de provisions et sec de friture.

Oh ! ciel ! m'écriai-je, peux-tu être témoin de pareilles inconvenances.

Je ne sais ce que le ciel me répondit, mais il en parut si touché qu'il en perdit le souffle. Nouvelle déception, car les voiles du ma *mignonnette* flasques et hors d'aleine, m'obligèrent à les carguer.

Pensez donc quelles grimaces, quelles contorsions j'ai dû faire en me voyant en cet état, obligé de voguer à la rame. Mon front transpirait d'indignation et mes mains s'empoulaient de colère.

A la hauteur du Canoubier je m'entendis appeler par mon ami Castelade.

— Père Mathabon, héla-t-il, tu fais donc de la contrebande que tu *songues* si fort ?

— *Laïssa-mi.* Je rentre parce que ce temps est abominable, dans son calme plat.

— Est-il possible d'insulter pareillement la nature. Vois comme le soleil est beau, comme il nuance de teintes les plus délicates ces nuages légers qui flottent dans l'air en dessinant les plus capricieuses arabesques ; vois comme il déploie de toutes parts ses rayons dorés semblables à la blonde chevelure d'un enfant. Tout respire la paix et l'harmonie ; tout parle d'une providence bienfaisante.

— Paix toi-même ! ami Castelade. C'est vieux jeu ton homélie, style 1830, et tout colère que je suis, je me flatte d'en dire autant et d'aussi mauvais... Mais tiens, voilà qui te répond avec une vivante éloquence.

— Quoi donc ?

— Le poisson que tu viens de pêcher parbleu. Pour lui faire rendre l'hameçon que tu lui as baillé en travers, tu lui arraches tripes et boyaux. Vois quelles contorsions, quelles tortures tu lui fais endurer. Ne te semble-t-il pas qu'elles expriment le contraire de la satisfaction ? Moi, je crois entendre une vive protestation à ta rhétorique : Le ciel n'est pas une chevelure dorée, mais une vaste calotte de sang ; la paix que tu proclames une guerre atroce ; la providence que tu vantes une infernale injustice. Et tel, comme Sosie dans l'Amphitryon il semble dire :

Ma foi, Monsieur le Dieu, je suis votre valet.
Je me serais passé de votre courtoisie.

— Mais c'est de la fable cela.

— C'est de la fable. Eh bien, voici qui est du domaine des choses vécues par les hommes.

Je me trouvais, il y a quelque temps, dans une ville manufacturière du centre de la France. Il y avait ce soir-là réunion politique dans laquelle un député radical devait prendre la parole. Ce titre de radical, allécha ma curiosité. Tu sais qu'en principe, je répugne à toute autre opinion, le meilleur monarchisme me procurant des rancœurs. Les hommes-rois disent mon peuple, mes sujets, comme je dis, moi, ma

pipe, mon chat, mon bourriquet. Etre la chose d'un autre, à n'importe quelle condition, c'est ravaler dans la domesticité animale, le titre sacré d'homme-libre.

Le discours du député radical fut superbe et couvert d'applaudissements. Parole chaude et vibrante, programme largement réformateur, il n'en faut pas davantage pour enthousiasmer la foule, cette houle humaine, capable des plus nobles comme des plus vilaines actions.

Seul, un citoyen parut rester sceptique à l'endroit des belles promesses, et crut devoir protester par les cris de : « Vive le communisme, le collectivisme, le possibilisme ! »

Cette interruption fut accueillie par des rumeurs ; ce que voyant, l'orateur député pria le dit citoyen de venir à la tribune développer son programme. Il y vint mais à contre cœur, je crois, car tout d'abord il balbutia quelques phrases sans suite, saluées par une bordée de sifflets.

— Vous ne savez donc pas ce que vous voulez, lui dit le député. Nouveaux applaudissements et nouveaux sifflets pour le citoyen ouvrier.

Ces sifflets en l'excitant lui mirent le verbe en bouche.

— Eh bien, oui ! s'écria-t-il de toute la puissance de ses poumons, oui, je ne sais ce que c'est que le possibilisme, le communisme, le collectivisme. Oui ! je ne sais pas ce que c'est qu'un programme ! Mais ce que je sais bien, c'est que je souffre d'une souffrance qui est la vôtre, frères du travail, et qu'il est temps qu'un terme soit mis à nos souffrances. Ce que je sais ! c'est que j'ai une femme et des enfants, et que le travail énorme qui consume mon existence ne me rapporte qu'un salaire insuffisant pour nourrir, vêtir et soigner ma famille. Ce que je sais ! c'est qu'au lieu du repos dont j'aurais tant besoin après le rude labeur de la journée, je trouve chez moi des êtres faibles, tristes, malades qui me réclament, les larmes aux yeux, tant de choses nécessaires que je ne puis leur donner ; et qu'ainsi la famille loin d'être ma consolation, devient pour moi une source de fatigues accablantes et de peines écœurantes. Ce que je sais enfin ! c'est que balloté entre l'atelier et la famille, transformés à l'état de bagnes, je traîne une existence d'esclave souffreteux.

Voilà ce que je sais, Monsieur le député. Et ce que je n'ignore pas non plus, c'est qu'au sortir de cette salle où vous avez eu l'honneur des applaudissements et moi le mépris des sifflets, vous irez banqueter triomphant entre une truite saumonée et du Château-Margaux, tandis que j'irai, moi, manger le pain dur entre une femme inquiète et des enfants malades.

Ah ! oui, nous avons le suffrage universel, avez-vous dit, cette conquête du peuple.

Le suffrage universel ! Telle est, la satisfaction morale que vous nous offrez en guise de pain. Aujourd'hui, tout le monde est radical, grâce au suffrage universel, depuis le mendiant jusqu'au millionnaire. Les mots, les grandes expressions payent et satisfont tout le monde dans le royaume où Panurge a fait paître ses moutons. Si avant le suffrage universel le peuple était dans la nuit de l'esclavage, faut-il s'ébaudir devant le peu de lumière que nous possédons, alors que la raison, le cœur et l'estomac réclament à grands cris la lumière tout entière, la solidarité tout entière, le droit tout entier de vivre en hommes et non en bêtes de somme ?

Le suffrage universel doit-il nous donner tout cela ?

Et comment ? Quand le donnera-t-il ? Mes enfants, ma femme souffrent. Faut-il leur dire de souffrir sans se plaindre jusqu'au jour où tout le monde étant d'accord on votera le droit de vie pour tous ?

Il faut donc attendre que les jouisseurs soient repus de leurs plaisirs et que les égoïstes soient dégoûtés de leurs propres intérêts ?

....

— Voilà, ami Castelade, les vérités que nous envoya ce brave homme.

Si de la politique nous remontons maintenant à la croyance en Dieu, d'après la contemplation de la nature, crois-tu que ce travailleur — qui personnifie aujourd'hui des millions d'ouvriers — se contenterait de ta rhétorique. Crois-tu qu'en présence de la maladie et de la misère des siens, il trouverait admirable ta belle nature ? Ne penses-tu pas qu'au lieu du doigt de Dieu, il n'y verrait plutôt les cornes du diable ? Et si en guise de pain tu lui offrais des prières, n'es-tu pas certain qu'indigné (et il y aurait de quoi) il ne te jetterait à la porte comme un sinistre farceur ?

C'est triste à dire, mais une grande part de vérité est en ceci : En politique, ou en croyance religieuse, le ventre a autant de part que le cerveau dans le jugement ; et le degré d'enthousiasme ou d'amour contemplatif est en raison directe des satisfactions de l'estomac.

— Tu es donc athée, me dit Castelade.

— Non, mais tu sais le proverbe : « Qui veut trop prouver, déprouve. » Et à vouloir me démontrer Dieu dans toutes choses, tu me pousses à ne le voir nulle part.

X

— Voilà, dis-je à *Moussu* l'esprit Alpha, les sujets de ma colère : mauvaise pêche, souvenir triste de braves et infortunés ouvriers, discussion toujours énervante sur la question de Dieu. Quel est votre avis *Moussu* Alpha.

— Que tu as raison de t'apitoyer sur les choses dignes d'intérêt, mais que tu as tort de te laisser tomber dans l'athéisme par l'excès de croyance anthropomorphiste des autres, qui ne sont, d'ailleurs, que des athées déguisés adorant une idole et non pas Dieu.

Tout le mal vient, en effet, de ce que l'homme, non pas trop croyant, mais trop enthousiastement croyant, rend hommage à la divinité en des vocables qui ne sont rien moins que sacrilèges vis à vis de Dieu, attendu qu'ils lui attribuent des qualités, enfantées par la conception humaine, qui, mesurées à la grandeur de l'image de Dieu, *sont de pures infirmités.*

Quelles que soient les expressions employées, si ces expressions ont un sens défini dans la pensée de l'homme, elles ne sont pas applicables à Dieu, qui ne peut, dans son essence infinie, être mesuré par aucun qualificatif fini.

Le mot providence, qui paraît sublime, est tout aussi infirme qu'un autre. Sous quelque aspect qu'on le présente, le mot providence sera toujours synonyme de volonté, et volonté toujours synonyme d'arbitraire.

Admettre que Dieu puisse donner sur notre prière, c'est le croire susceptible de partialité, s'il donne ce qui n'est pas dû, ou imparfait, s'il n'a point créé des lois capables de donner ce qui est dû. Dieu ne peut être que juste et non pas débonnaire, car ce serait lui attribuer la fantaisie et le caprice humains.

Tout ce que l'on pourrait *hasarder* de dire : c'est que la providence, ou mieux, la manifestation de l'âme infinie que nous appelons Dieu, s'exprimerait par les lois agissantes et immuables, régissant l'univers. C'est pourquoi, quoique déiste, je chercherai toujours dans la morale, la punition ou la récompense, non la providence, ou la volonté, ou l'arbitraire, mais les lois physiques ou physiologiques qui en sont les causes secondes et déterminent les effets conséquentiels.

Qu'on ne croie pas, que, par ce principe des lois naturelles, je veuille éluder la question de Dieu.

C'est là une intention tellement éloignée de ma pensée, que je me fais un plaisir de déclarer du fond du cœur : que ma croyance en Dieu constitue un sentiment tel, qu'aucune discussion athée ou simplement sceptique ne saurait l'atteindre.

— Pourtant, dîmes-nous à Alpha, si l'on admet que Dieu a créé les mondes, il faut bien admettre, conséquemment, qu'il est libre de les détruire.

— A cela, dit Alpha, je me contenterai de répondre *naïvement* ceci : Pour que Dieu veuille, il faudrait lui supposer la *volonté*. Or, Dieu infini doit avoir autre chose — et il faut qu'il ait cette autre chose — que ce que nous appelons bêtement sur terre : la *volonté*.

Rendez-vous d'abord infinis en intelligence, en savoir, en puissance, et ensuite, *peut-être*, pourrez-vous vous expliquer et nous expliquer, quel mot infini, peut dans le langage de l'infini, remplacer ce mot humain de : *volonté*.

Pour moi je l'ignore, et je m'incline devant cette ignorance comme vous êtes forcés de vous incliner devant le pourquoi de ce morceau de pain que vous mangez, qui, dans quelques instants, sera transformé en sang.

Ne mangez plus de pain jusqu'à ce que vous ayez perçu ce petit pourquoi, et nous verrons ensuite.

— Vous êtes facétieux, *Moussu* l'esprit Alpha.

— Et pourquoi la facétie ne serait-elle pas l'argumentation la plus sérieuse, quand on se trouve en présence d'un problème où *parler* revient à ne *rien dire*.

Il n'y a rien de commun entre la question *insondablement infinie* de Dieu et toute la science *finie* de l'homme. Le véritable terrain de discussion en cette matière est l'*incompréhensible*, corrélatif d'*infini*. C'est tout dire.

D'autre part, le sentiment déiste n'ayant force de conviction que pour ceux qui, comme moi, le constatent à l'état de sens intime dans leur for intérieur, et ce sentiment, pour ce motif, ne pouvant s'imposer à personne, le mieux est de se dire :

Amis tolérons-nous les uns les autres.

— Amen, *Moussu* Alpha. Seulement ne pensez-vous pas que votre sentiment déiste puisse un jour virer de bord et sombrer sous les rafales de la science.

— Je n'en crois absolument rien et voici pourquoi :

Je constate en moi un sentiment déiste profond : donc il est. Il est, donc il pose en principe, en moi, l'existence de la *Cause première*, soit Dieu.

Mathématiquement je dois admettre que la *Cause première* est plus difficile à découvrir que toutes les causes secondes qui en dérivent ; ce

qui revient à dire, qu'en déduction rigoureusement scientifique, il faudrait d'abord déblayer le terrain de toutes les *inconnues* des *causes secondes* pour pouvoir poser en équation les termes de la *Cause première.*

Or, je vous le demande, quelle cause seconde la science a-t-elle expliquée ? Aucune, absolument aucune. Depuis que le monde est monde, depuis que l'humanité sent battre son intelligence, depuis les temps les plus reculés de l'histoire de la science, aucune cause seconde n'a été, non pas résolue, mais seulement entreprise; de telle sorte que le plus infime espoir de la découverte puisse être permis.

Et pourtant les causes secondes sont en nous et hors de nous ; elles nous pressent de toutes parts et se comptent par millions.

Donc, vous dirai-je, commencez par me prouver que la science, sur le simple *pourquoi* du brin d'herbe, est plus avancée que le plus reculé quadrupède, et alors je commencerai à penser qu'un jour *peut-être* vous pourrez scientifiquement me dire si mon sentiment déiste a ou non sa raison d'être.

Jusques là il me paraîtra profondément prématuré et partant inutile de *billeveser* sur la question de Dieu.

LE PÈRE MATHABON.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les esprits des anciens druides, l'esprit Jean, l'un d'eux certainement, tous les amants de la triade, tous ceux pour qui le nombre *trois* offre un caractère sacré, m'approuveront d'accepter la répartition en trois catégories des jouissances humaines : plaisirs de l'intelligence, du cœur et des sens. Classification pourtant aussi artificielle que toutes les classifications, division tranchée des joies, des facultés sensibles et en général de la partie spirituelle de l'homme, n'ayant comme toutes les divisions, qu'une valeur relative, et destinée à faciliter l'étude de l'espèce animale dont nous constituons, vous et moi, lecteur et collaborateur de la «Vie Posthume» des spécimens de qualité supérieure, puisque nous sommes *censément* spirites, à moins que nous n'en représentions les sujets difformes, les monstres ; c'est l'avis des doctes ; ce n'est pas moi qui y contredirai ; il y a des monstres qui sont les premiers exemplaires des types nouveaux de l'avenir.

Ceci bien entendu sur la valeur des classifications, continuons d'en

faire. Les jouissances de l'intelligence et des sens sont plus particulièrement de nature égoïste, et celles du cœur de nature altruiste. Mais comme cette séparation, comme ce triage est difficile et qu'il serait aisé à un esprit paradoxal — vous savez qu'on a dit que le paradoxe est une vérité trop vieille ou trop jeune — de nous démontrer que nous embrouillons inutilement les choses, la seule loi vraiment universelle, absolue, la règle qui ne souffre pas d'exception, qui embrasse l'univers, en dehors de laquelle rien ne saurait exister ni agir, étant la loi d'égoïsme, loi écrite en gros caractères dans la nature entière, loi dont tous les phénomènes sont la manifestation évidente, irrécusable. Egoïstes les corps bruts qui font résistance à l'absorption, à la destruction de leur individualité, ou cherchent à se soustraire réciproquement les éléments qui les composent ; égoïstes les végétaux, qui par leurs racines et leurs feuilles accaparent au détriment de leurs voisins le plus de matériaux nutritifs possible ; égoïstes les animaux, l'homme inférieur qui poursuivent la satisfaction brutale de leurs appétits ; égoïste l'homme civilisé qui a transporté la lutte pour l'existence dans le domaine intellectuel et moral ; égoïste l'homme supérieur qui sacrifie son temps, son talent, ses biens à ses frères ; égoïste l'être le plus parfait, le meilleur qui puisse se concevoir ; égoïste enfin Dieu, s'il existe, et qui — des gens bien informés nous l'apprennent — est tout amour et toute bonté, car tout élément, tout être, tout individu, toute personne humaine ou divine ne peut chercher que le développement, la satisfaction de son moi plus ou moins défini et particularisé ; mais ils s'y prennent différemment et ce sentiment primordial, l'égoïsme, mobile raison d'être de tout mouvement, action, réaction, etc., se diversifie à l'infini.

Assez, assez, amant du paradoxe. Vous êtes en somme de notre avis, ou si vous préférez nous sommes du vôtre. Vous comprenez très bien la différence qui sépare l'égoïsme de l'esprit de sacrifice, et de notre côté, nous vous accordons que, de même que l'homme peut descendre de l'huître — quoique ces deux personnages, intéressants à différents points de vue, mis côte à côte et sans la vue des chaînons intermédiaires, semblent à l'observateur superficiel n'avoir d'autre rapport que celui de gourmand à mets délicats — de même, égoïsme pur et désintéressement absolu, peuvent avoir point de départ identique et n'être que les degrés extrêmes d'une tendance primitive commune, d'une même monère spirituelle : l'instinct de vie progressive.

Mais que d'espèces, que de variétés issues de cette cellule génératrice ! En bas, l'inertie, l'indifférence, l'insensibilité pour tout ce qui ne se rapporte pas directement à la satisfaction d'un besoin personnel ; la

force brutale, la ruse, toutes les facultés de l'esprit mises au service du seul *moi*, absorbant, brisant sans pitié ni merci, tous les êtres faibles qui peuvent devenir aide ou obstable. Symbole : le Dieu Moloch, prenant plaisir, dit Michelet, à presser sur son sein — de fer rougi à blanc — des chairs vivantes. Au sommet, le souci constant d'autrui, la sensibilité raffinée qui vibre à toutes les souffrances et y répond par la dévotion de toutes les énergies de l'être à leur soulagement, la concentration devenue expansion, l'attraction tyrannique devenue donation, désintéressement ; c'est la forme la plus haute du mystère de l'Incarnation, la distribution du cœur, de la vie d'un Messie de bonté à tous ceux que sa sollicitude peut atteindre et desquels, dans lesquels il vit, il aime, il souffre, il est heureux.

Entre les deux extrêmes, le noir mat, la nuit profonde et le blanc brillant, la clarté sereine, est l'innombrable série des nuances où les couleurs se fusionnent, la gamme indéfinie des sentiments où les genres d'égoïsme et de dévouement se combinent en proportions non définies et multiples dont aucun Berthollet n'a encore trouvé les lois.

De nombreuses espèces animales ont gravi les premiers degrés de cette échelle de Jacob, et parmi ces espèces, quelques individus se permettent de rivaliser d'agilité avec beaucoup d'entre nous et de grimper presque ausssi haut, plus haut peut-être ; mais la victoire nous reste par la vertu des premiers sujets de la race humaine qui gagnent les anges de vitesse et se mêlent avec eux sur les échelons dorés, qui vont se perdant dans la pure lumière des cieux. Et, quoi que vous en puissiez penser, j'enrage de ne pouvoir les suivre.

Mais pour cela — sans compter le reste — j'aime trop les jouissances de l'esprit, fortement entachées d'égoïsme, je le repète, quoique M. Renan se permette d'avoir une opinion opposée à la mienne. N'a-t-il pas dit, en effet, sur la tombe de M. Cuvillier-Fleury : « Il ne demandait pas seulement à la littérature, l'amusement des heures de loisir, la moins vaine des satisfactions de la vanité. Il y cherchait la règle de la raison et la consolation de la vie. Et la règle qu'il y trouvait était bonne. Cicéron, dans l'antiquité, avait donné l'exemple de demander aux lettres un sentiment élevé de noblesse et d'honnêteté. »

Allons, allons, M. l'Académicien, votre manière de voir ne diffère pas tellement de la mienne ; les termes vagues dont vous vous servez — personne ne les manie si bien et avec autant d'élégance — semblent indiquer que la règle dont vous parlez, fournie par l'étude des lettres — et aussi, pensez-vous, des sciences, des arts, de la philosophie, — etc. a pour législateur Epicure, mais vrai Epicure, honnête, noble, raffiné

dans ses plaisirs, évitant avec soin toute laideur morale, non le pourceau — jouisseur, dont il est devenu le parrain sans aucun titre à cet honneur.

Oui les joies du penseur, du philosophe, de l'artiste, les joies du savant, de l'inventeur, sont des self-jouissances, des émotions où ne tressaille que la fibre personnelle, non la fibre vraiment humaine. Contents, enthousiasmés, ivres de bonheur suivant leur tempérament quand ils ont trouvé une idée originale, construit un système neuf, fixé sur la toile ou le marbre les images fugitives de leurs plus beaux rêves, résolu un problème, découvert un mécanisme ingénieux, cette première impression est d'une nature particulière, *sui generis* (expression latine très commode) que tout le monde connait d'ailleurs: qui n'a pas pensé, trouvé ou fait quelque chose de neuf ? Cette impression est de même nature chez les ouvriers plus modestes de l'intelligence qui se contentent de comprendre, goûter, savourer les œuvres des maîtres. Voilà la jouissance intellectuelle pure, dégagée artificiellement de tout élément étranger ; elle est le résultat immédiat de la perception consciente par l'esprit, du vrai, du faux, du beau, du laid, des rapports plus ou moins superficiels ou profonds des choses ; elle est toute intime, s'isole, et celui qui l'éprouve ne s'inquiète nullement du bonheur du reste du monde.

Mais à cette émotion primitive viennent se mêler ordinairement des émotions d'un autre ordre : attente fiévreuse de la gloire, de la renommée ; appétence excitée pour les richesses et les honneurs ; sentiment d'aristocratique fierté, ce qui est chez les uns, orgueil pardonnable, et les autres, vanité ridicule, et enfin, dans le cœur de ceux qui en ont, joie profonde de posséder dans leurs facultés, les moyens d'aider l'humanité à gravir son Calvaire.

On peut aller plus loin, et dans cette voie des conséquences directes ou indirectes dire que la culture intellectuelle rend bon, car elle rend heureux (mais, entre parenthèse, je proteste contre cette maxime, car j'appartiens pour le moment — maladie périodique pour moi, par la faute des circonstances, et non constitutionnelle — à la secte des pessimistes, et ces esprits chagrins prétendent que la faculté de souffrir croit en raison directe du développement de l'intelligence), et le bonheur, a dit M. Augier, après tant d'autres, est la moitié de la vertu.

Mais les jouissances des sens aussi, essentiellement égoïstes, celles-là améliorent l'individu, puisqu'elles donnent satisfaction à des besoins de sa nature et lui apportent ainsi leur part de bonheur. On a pu dire

avec raison, que le vote du député dépend de sa cuisinière : l'estomac satisfait, le législateur consent plus volontiers à améliorer le sort des travailleurs — suivant la formule consacrée — et à venir en aide, ne serait-ce que sur la caisse du trésor, aux victimes de quelque catastrophe publique ; le cœur de celui qui vient de célébrer les rites d'Eros, bat volontiers de palpitations généreuses, et tant d'autres exemples de l'influence bonne des plaisirs dits grossiers — aussi recherchés en secret que honnis tout haut — sur la partie noble de l'être.

Il ne faut pas, toutefois, autant compter pour l'amélioration de la race humaine, sur les satisfactions sensuelles — à moins que l'élément intellectuel et sentimental ne s'y mêle à forte dose et c'est très souvent le cas — que sur les joies de l'esprit. Les premières, éphémères, ne contenant rien autre que l'impression fugitive du moment, augmentant par leur répétition les désirs qu'elles laissent insatisfaits, n'emmagasinent pas des ressources pour les mauvais jours. Les secondes, affinant, meublant l'esprit, lui donnant le calme, la quiétude, laissent un fonds permanent et toujours agrandi, où la méditation et la réflexion s'alimentent et où les basses passions se noient, disparaissant comme le noir liquide des égouts, dans la vaste mer limpide (figure digne d'Homère).

Voilà-t-il pas maintenant que par un chemin détourné, je vais plus loin que M. Renan.

Il est au reste extrêmement heureux pour la perverse humanité, que les sens et l'intelligence contribuent — quand ils ne l'atrophient pas — à développer le sentiment fraternel et que les délectations matérielles et spirituelles égoïstes, engendrent par je ne sais quel procédé de conception vraiment immaculée et sainte, les joies profondes du cœur, les seules émotions essentiellement bonnes, celles qui vivent du bonheur d'autrui et conduisent au sacrifice personnel, à l'aliénation cordiale, à la folie du dévouement. C'est l'éternelle loi des contrastes, le pur engendré de l'impur, la rose éclatante et parfumée éclose sur le fumier ; c'est là profonde ironie des choses et c'est aussi la pensée s'élevant, l'universel pardon de la nature.

STÉPHANUS.

POUR LE PROGRÈS

Placée comme un juste milieu entre les théories décevantes du néantisme et l'absurdité miraculiste, il semblait que la philosophie spirite devait rapidement conquérir la majorité des intelligences. Opposer à ces deux extrêmes, dogme scientiste et dogme religieux, un système basé sur des données véritablement rationnelles et concluant à la survivance de l'être, c'est-à-dire pouvant également satisfaire les exigences légitimes de la raison et les plus chères aspirations du cœur, paraît en effet, être la seule solution susceptible de rallier tous ceux voulant en même temps espérer et comprendre.

Il faut cependant le reconnaître ; depuis plus de trente ans que le spiritisme est connu et pratiqué, le nombre de ses adeptes a peu augmenté et sa vérité ne se vulgarise encore que bien lentement. Toujours en butte aux mêmes railleries des sceptiques, à la même indifférence dédaigneuse des libres-penseurs, anathématisé du haut de la chaire théologique, bafouée et méprisée du haut de la tribune académique, notre philosophie se meurt, et, comme une lampe qui s'éteint faute d'huile ne jette plus, de loin en loin, que de pâles et fugitives lueurs sur les importantes vérités qu'elle a cependant pour objet de mettre en lumière.

A quoi devons-nous attribuer cette sorte d'immobilité, de recul même, dans les progrès du spiritisme, cependant à la fois, si rationnel et si consolant ?

A nulle autre cause, selon nous, qu'à l'état de stagnation dans lequel semble vouloir le maintenir les spirites eux-mêmes contrairement à son but essentiellement émancipateur, libéral et progressif.

Débarrasser le terrain philosophique, des enfantines légendes du passé, remplacer par des explications à la fois rationnelles et compréhensibles pour tous, les nuageuses conceptions où se sont inutilement égarées la plupart des théories spiritualistes plus ou moins orthodoxes ou libérales, en un mot, s'emparer du fait de la survivance, le faire confirmer par la science, accepter par la raison, le présenter à tous, en laissant à chacun la plus extrême liberté de l'interpréter à sa guise, tel est, à notre avis, l'unique but du spiritisme, celui vers lequel doivent converger les efforts de tous ceux qui le comprennent et ont foi dans sa vérité.

Ce n'est malheureusement point ainsi qu'il se présente aujourd'hui à

l'observation des chercheurs de bonne foi. Engagé dès le début dans la voie religieuse, plus dogmatique que libéral, posant comme bases indiscutables, alors qu'elles sont si souvent discutées, l'idée de Dieu et de la spiritualité de l'âme, le spiritisme, ainsi considéré par la majorité de ses adeptes, n'est en réalité qu'une nouvelle religion ajoutée à tant d'autres; catholicisme bâtard, où l'on prie en français au début et à la fin de chaque séance ou réunion, avec la même désespérante monotonie que le font en latin, messieurs les curés et leurs ouailles, et qui, s'il peut offrir quelque élément de progrès à ceux dont la pensée est à peine débarrassée des légendes religieuses, ne saurait que constituer un recul, pour ceux déjà en pleine possession de leur indépendance philosophique.

Prier est peut-être un besoin nécessaire à certains, et nous ne voudrions certainement pas critiquer le sentiment naturel qui, aux heures d'affliction et de désespérance, porte l'homme à s'humilier devant l'Infini, à laisser s'exhaler dans son âme les incertitudes poignantes, à chercher dans la méditation, l'oubli momentané de ses souffrances ; mais de ce sentiment, dont la manifestation est d'autant plus sincère et plus sublime qu'elle est plus muette, à l'emphatique et monotone débit d'une prière lue ou récitée pour la circonstance, il y a la différence du vrai au faux, de l'idéal à l'infirme, de l'éloquence du cœur à la grimace des lèvres.

Croire en Dieu, est peut-être aussi un sentiment élevé que certains êtres ressentent et nul ne voudrait blâmer cette conception idéale d'une puissance infinie et inconnue, lorsqu'elle émane réellement des profondeurs de la pensée et que, loin de vouloir imposer son affirmation à autrui elle se manifeste seulement comme une secrète intuition de la conscience, comme une intime conviction particulière à l'individu qui la ressent ; mais de cette conception purement individelle, secret instinct de l'âme humaine en face de l'inconnu, à l'affirmation puérile et sans preuves d'un Dieu que l'on définit, dont on explique et compte les attributs, grossière idole enfantée par l'imagination humaine et dont on voudrait imposer à tous et le respect et l'admiration, il y a l'immense distance qui sépare le sublime du vulgaire, l'infini du déterminé, la contemplation élevée de l'adoration stupide.

Constater après la mort, la surexistence de la personnalité, ne constitue pas non plus l'affirmation intégrale des théories spiritualistes et la négation absolue de toutes les données positives du matérialisme. Prouver que l'être survit, qu'au-delà du tombeau se continuent encore les affections et les luttes, ce n'est que rejeter victorieusement les con-

clusions néantistes, c'est prouver que la vie se prolonge au delà des horizons bornés de la chair ; mais ce n'est pas confondre nécessairement dans une même réprobation les vérités péniblement acquises par la science en ce qui touche à l'organisatiou et au fonctionnement intime de notre individualité ; c'est peut-être compliquer le problème en le présentant sous un nouveau jour, mais ce n'est pas le résoudre.

Existence de Dieu, spiritualité de l'âme, efficacité de la prière, ne sauraient donc, selon nous, être considérées comme les bases immuables du Spiritisme, puisque n'étant pas encore scientifiquement démontrées, toute intelligence libre a le droit de les discuter et même de les rejeter avant leur élucidation définitive.

Ainsi présenté, c'est-à-dire n'admettant comme article de foi que le fait matériel et prouvé de la survivance de l'être, le Spiritisme peut faire appel à toutes les intelligences sans distinction de croyances ou d'idéal particulier ; aux libres-penseurs il agrandit l'horizon de la recherche, il recule les limites de la conception ; aux croyants il apporte la sanction de leur espérance, leur laissant du reste toute liberté de conserver leur manière de voir personnelle sur les grands problèmes non encore résolus. Mais, de même que nous ne pourrions logiquement approuver l'obligation faite à ces derniers de renier certaines de leurs convictions, en acceptant le fait de la survivance, de même, par contre, nous ne saurions accepter pour les libres-penseurs la nécessité d'admettre, *a priori*, certaines conclusions déistes ou spiritualistes par le seul fait qu'ils affirment, eux aussi, la surexistence de l'être. A tous la liberté de penser, de croire ou de nier, de douter ou de rechercher, tel est, à notre avis, ce qui doit constituer la plus grande force du Spiritisme, la seule susceptible de soutenir sa marche encore incertaine sur la route du progrès.

A prendre cette allure franchement libérale, notre philosophie n'a qu'à gagner : au lieu de la répulsion qu'elle semble encore inspirer à certains libres-penseurs, au lieu de ce ridicule qui s'attache encore à elle, ainsi du reste qu'à tous les cléricalismes, sa vérité ne pourra que grandir et se vulgariser de plus en plus dans les masses, si l'on sait lui éviter pour l'avenir le mystique cortège de toutes ces psalmodies ridicules, de toutes ces obscurités dogmatiques, qui depuis son début, cependant plein de promesses, alourdissent ses jeunes pas et immobilisent sa propagation.

Ce n'est pas, nous le répétons, que nous désirions voir frapper d'ostracisme certaines idées chères à la plupart des spirites ; si nous réclamons la liberté pour tous, c'est aussi bien celle de croire et d'a-

firmer que celle de douter et de discuter ; à chacun le droit de proclamer son idéal, à tous le devoir de respecter celui d'autrui, telle est la véritable signification que nous attachons à ce mot de liberté, dont toute manifestation extérieure qu'elle s'appelle prière ou adoration imposée est toujours la négation arbitraire.

Si le Kardécisme a eu son époque, le temps a marché depuis et nous estimons qu'il serait puéril de ne pas vouloir reconnaître, aujourd'hui que d'autre aspirations entraînent la pensée humaine vers de plus larges horizons, son insuffisance pour captiver et attirer au spiritisme ceux-là — et ils sont légion maintenant — qui s'efforcent de refouler dans le passé tous les asservissements, de préparer pour l'avenir toutes les libertés.

Imposer la croyance en Dieu, et en un Dieu défini, proclamer la survivance de l'âme, non de l'être, c'est-à-dire d'une subjectivité insaisissable là où la raison réclame une objectivité tangible, parler de soumission et de prières à ceux qui rêvent de droit et de justice, présenter les souffrances sociales comme des expiations voulues et imposées par la loi naturelle et, par conséquent, le devoir pour tous de les subir sans révoltes, de ne point chercher à s'en affranchir, voilà ce que le Kardécisme offre en aliment aux intelligences libres et fières, aux cœurs généreux et ardents pour la lutte sociale, qui veulent toujours voir à côté du devoir à remplir, le droit naturel à réclamer. Le devoir, nous sommes tous prêts à l'accomplir et ce simple mot, *Solidarité*, nous en dit plus long à lui tout seul que toutes les sempiternelles et banales formules des moralistes ; mais nous voulons aussi connaître notre droit, et si le mot de Justice le renferme, nous voulons pouvoir le comprendre dans sa plus large acception, dans sa plus équitable application, c'est-à-dire débarrassé de toutes ces idées de punition arbitraire, de souffrances imposées qui nous feraient plutôt haïr qu'adorer leur cause distributive.

Qu'on le veuille ou non, le spiritisme ne saurait être une religion et n'en sera jamais une ; il est la constatation d'un fait et si l'évidence de ce fait n'est encore acquise que par une minorité, bien infime si on la compare à l'imposante majorité des sceptiques et des indifférents, on peut prédire dès maintenant que plus s'agrandira le rayon de son action, plus aussi se manifesteront ses tendances libérales, jusqu'au jour où passé à l'état de vérité scientifiquement démontrée pour tous, il cessera, par ce fait, d'être plutôt lié à telle hypothèse philosophique de préférence à telle autre, toutes pouvant également trouver en lui la confirmation de leurs théories.

On s'est figuré, bien à tort selon nous, que le fait de croire à l'au-delà de la vie ou survivance, à son en deça ou préexistence, constituait par là même, l'obligation d'affirmer comme des vérités absolues, certaines théories déistes ou spiritualistes, sans lesquelles ce passé et cet avenir de l'être seraient, paraît-il incompréhensibles. Nous vivions avant la naissance, donc Dieu existe ; nous survivrons après la mort, donc l'âme est spirituelle ; donc si Dieu existe, il faut prier ; donc si l'âme est spirituelle, la matière est sans importance et ne mérite pas notre attention. Voilà d'étranges conclusions et, en tous cas, fort peu positives. Pas plus que la découverte de l'Amérique, la découverte d'un nouveau monde fluidique vivant en nous et autour de nous ne démontre la certitude de l'existence de Dieu et de la spiritualité de l'âme ; la première de ces découvertes a scientifiquement prouvé la rotondité de la Terre, la deuxième prouvera scientifiquement plus tard la survivance de l'être. Quant au problème des causes premières, quant à la question si controversée de la nature de l'âme, nous ne pensons pas que leur élucidation définitive doive nécessairement résulter de la constatation positive de la survivance. C'est lorsque tous accepteront le fait, que chacun l'interprétera à sa guise, c'est-à-dire selon ses aspirations et ses sympathies personnelles ; et c'est pour cette raison que nous ne pouvons admettre actuellement qu'au titre de spirite soit intimement liée l'obligation de s'affirmer spiritualiste et déiste.

Alors donc que nous voyons les spirites kardécistes proclamer, même avant le fait de la survivance, l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme et l'efficacité de la prière, nous ne pouvons nous empêcher de leur reprocher les retards apportés à la vulgarisation du spiritisme, — reproche qu'il leur serait si facile de ne pas mériter, s'ils savaient se montrer plus tolérants à l'égard de leurs convictions personnelles — et de regretter que l'importante vérité qui nous est également chère à tous, ne puisse encore rayonner assez librement, pour ne plus comporter l'obligation de courber le front sous la voûte d'une chapelle, avant de pouvoir la connaître et l'affirmer.

E. LEBAY.

VARIA

ACTION SUPPOSÉE DES MÉDICAMENTS A DISTANCE

La commission nommée à l'effet de suivre les expériences communiquées à l'Académie de Médecine par le docteur Luys, dans la dernière séance du 30 Août 1887 (Voir la *Vie Posthume* de Décembre dernier) n'a pas perdu son temps, ou du moins beaucoup de temps — relativement aux *us* académiques.

Son rapport a été lu dans la séance du 6 Mars par M. Dujardin-Beaumetz, mais la discussion en a été renvoyée à une séance ultérieure. Nous donnons aujourd'hui le rapport sans commentaires, nous réservant de revenir sur les questions si intéressantes qu'il soulève, lors de sa discussion à l'Académie.

« Le premier soin de la commission, dit M. Dujardin-Beaumetz fut de fixer les limites de ses recherches et de ses travaux. Elle décida qu'elle ne s'occuperait clusivement que des expériences faites par notre collègue et voici le programme qu'elle institua :

Dans une première séance, M. Luys reproduirait ses expériences telles qu'il avait l'habitude de les faire, puis dans des séances ultérieures, notre collègue renouvellerait ces mêmes expériences, mais alors avec un dispositif spécial dont la commission fixa exactement les bases. Il fut en outre décidé que la préparation des substances médicamenteuses employées serait confiée à une personne étrangère à la commission. Cette personne remit donc à la commission seize tubes ; dix de ces tubes renfermaient chacun 10 gr. d'une solution médicamenteuse. Ces tubes, semblables à ceux dont se sert M. Luys étaient absolument identiques entre eux et cela à ce point que l'œil même le plus exercé n'y pouvait trouver de différence.

Six autres tubes renfermaient des substances à l'état de poudre ; ils étaient enveloppés de papier blanc adhérant aux parois du verre.

Des numéros d'ordre étaient appliqués sur chacun de ces tubes, et des plis cachetés reproduisant ces numéros, permettaient de connaître à un moment donné leur contenu.

Un tube vide identique, quant à l'extérieur, aux précédents, fut joint aux seizes tubes dont je viens de parler.

Il me reste maintenant à dire comment la commission entendait diriger ses recherches.

M. Luys chosirait le sujet qu'il croirait le plus apte à reproduire devant la commission les effets qu'il avait observés et il placerait ce sujet dans les conditions les plus favorables pour mener à bien de pareilles expériences ; puis notre collègue utiliserait, en les choisissant au hasard, les tubes dont je viens de parler. On noterait avec grand soin, dans des procès-verbaux acceptés par M. Luys et les membres de la commission, les différents symptômes qui se produiraient sous l'influence de chacun de ces tubes.

Comme dans sa communication M. Luys affirmait qu'il avait obtenu avec les mêmes substances médicamenteuses des résultats sensiblement similaires, la commission décida en outre que l'on changerait quelques-uns des numéros des tubes contenant des solutions médicamenteuses, et que l'on expérimenterait à nouveau ces tubes ainsi modifiés. Un pli cacheté devait contenir la transposition des numéros ainsi opérée. Puis lorsque la commission se reconnaîtrait suffisamment édifiée, elle procéderait à l'ouverture des plis cachetés, et comparerait entre elles les observations contenues dans les procès-verbaux. Ce programme expérimental fut scrupuleusement suivi, et il me reste maintenant à en faire connaître le résultat à l'Académie.

C'est dans la période léthargique de l'hypnotisme que suivant M. Luys, se produirait l'action des médicaments placés à distance.

Dans une première séance, M. Luys se servit de tubes dont il a fait usage dans ses recherches antérieures ; la plupart portent une étiquette sur laquelle est inscrit le nom du médicament.

Une fois le malade dans la période léthargique, M. Luys prend un de ces tubes et le place d'abord sur le côté droit ; il le présente ensuite à distance cette fois devant les différents organes des sens et il termine en plaçant le tube toujours à distance en avant le cou.

Les phénomènes émotifs ou autres se produisent presque immédiatement après l'application des tubes.

Dans cette première séance, la commission vit se reproduire sous ses yeux les principaux phénomènes que M. Luys a décrits dans sa communication.

Trois autres séances furent consacrées à l'examen des différents tubes préparés spécialement pour la commission ; la marche adoptée dans chacune d'elles fut identique à celle que M. Luys avait suivie dans la première séance, et le sujet en expérience fut toujours le même.

Ce qui frappa surtout la commission dans cette nouvelle série de recherches et avant l'ouverture des plis cachetés, ce furent les points suivants : d'abord la similitude des phénomènes observés, quel que fut le tube dont on se servit, ce qui paraît résulter de la symptomatologie très limitée provoquée par les tubes mis en expérience.

Un autre point tout aussi important avait frappé la commission : c'est l'action du tube vide. Cette action est des plus marquées et des plus énergiques, et même plus intense qu'avec la plupart des tubes contenant des solutions médicamenteuses.

En effet, si l'on se reporte à la relation des phénomènes provoqués par ce tube vide, on voit que placé à gauche il produisit de la contracture de tout le côté gauche, puis une contracture généralisée à tout le corps, que, mis devant les yeux, il provoqua une terreur invincible et telle que la malade se recula très vivement en repoussant vivement le fauteuil sur lequel elle était assise.

Ces mêmes phénomènes se reproduisirent avec plus d'intensité, lorsque le tube fut placé sur la partie latérale droite du cou. Enfin, ce même tube vide, présenté au devant du cou provoqua le gonflement du corps thyroïde, la congestion de la face, de l'apnée et du cornage.

M. Luys est porté à attribuer ces phénomènes si accusés à l'éclat du verre mis en expérience.

La commission croit devoir faire remarquer toutefois que les tubes

contenant des solutions médicamenteuses avaient un éclat au moins égal, sinon supérieur à celui du tube vide.

Quand la commission eut ainsi suivi les expériences faites par M. Luys avec ces différents tubes, elle procéda à l'ouverture des plis cachetés. Elle constata alors qu'aucune relation ne paraissait exister entre les symptômes manifestés et le tube mis en expérience.

Les effets produits par les tubes renfermant des poudres, sont tous aussi incertains et tous aussi incoordonnés, et les manifestations ne sont nullement en rapport avec la substance mise en expérience.

Mais ce qui montre encore mieux l'étrange mobilité et l'extrême incertitude des phénomènes produits par les substances médicamenteuses placées à distance, c'est que la même substance amène chez le même sujet des phénomènes absolument différents.

Dans les dix tubes renfermant les solutions, il s'en trouvait trois qui renfermaient de l'eau distillée, et si l'on se reporte aux procès-verbaux des séances, on voit que ces trois tubes ont produit des effets dissemblables.

Enfin, pour donner plus de poids à cette démonstration, la commission a pu constater que le même médicament expérimenté à huit ou quinze jours d'intervalle a produit des effets dissemblables.

C'est ainsi que les tubes n° 3 et n° 6 renfermant, le premier de l'eau distillée de laurier-cerise, le deuxième de sulfate d'atropine, ont été expérimentés deux fois sous des numéros différents.

Je ne pousserai pas plus loin cette démonstration, persuadé que l'Académie est suffisamment éclairée par l'exposition que je viens de faire des différents faits qui se sont passés sous les yeux de la commission.

Fidèle à la tâche qui lui avait été confiée, la commission a pensé que sa mission était ici terminée et que tout en reconnaissant l'extrême bonne foi de M. Luys, il lui suffisait d'avoir montré que les effets produits par des médicaments placés à distance chez des sujets hypnotisables, paraissaient dépendre plus des caprices de la fantaisie et du souvenir du sujet mis en expérience que des substances médicamenteuses renfermées dans les tubes employés dans ce cas.

Aussi a-t-elle adopté, à l'unanimité, la conclusion suivante :

La commission, nommée par l'Académie de médecine pour examiner les faits avancés par M. Luys, dans la séance du 30 août 1887, au sujet de l'action des médicaments à distance sur les sujets hypnotisables, émet l'avis qu'aucun des effets constatés par la commission n'est en rapport avec la nature des substances mises en expérience et que, par conséquent, ni la thérapeutique ni la médecine légale n'ont à tenir compte de pareils effets. » R.

FLEURS ÉPARSES

La bonté a sa beauté qui orne jusqu'aux plus laids visages.

ALFRED BOUGEARD.

On pourrait connaître la beauté de l'univers dans chaque âme, si l'on pouvait déplier tous ses replis. LEIBNIZ.

L'homme est une chose imparfaite qui tend sans cesse à quelque chos de meilleur et de plus grand qu'elle-même.

DESCARTES.

Le bonheur est un fruit qui mûrit sous tous les climats, mais sur l'arbre seul de l'amour et du dévouement.

BRUNAT.

Il faut qu'un homme ait devant lui de grandes choses ou un grand but, sans quoi il perd ses forces comme l'aimant perd les siennes lorsque, pendant longtemps, il n'a pas été exposé en face du nord.

JEAN-PAUL.

Notre bonheur ne consistera jamais et ne doit point consister dans une pleine jouissance où il n'y aurait plus rien à désirer et qui rendrait notre esprit stupide, mais dans un progrès perpétuel à de nouveaux plaisirs et à de nouvelles perfections.

LEIBNIZ.

Au « Moniteur Spirite. » — Je ne comprends pas, dit M. Martin, *un spiritualiste* qui s'avoue hautement *théiste* et qui entasse raisonnement sur raisonnement pour détruire la croyance à laquelle *il se dit attaché.* »

Où donc M. Martin a-t-il vu que nous ayons hautement avoué notre conviction théiste ? Où a-t-il pu découvrir que nous nous soyons déclaré spiritualiste ?

Parce que nous avons fait le reproche au *Livre des Esprits* de placer l'idée incompréhensible de Dieu à la base de notre philosophie, et que nous avons, assez clairement ce nous semble, exposé notre incertitude sur l'existence d'une cause première, créatrice et ordonatrice de l'univers, M. Martin en conclut que nous sommes théiste !

Parce que nous n'affirmons, comme vérité démontrée, que la seule conclusion survitaliste, du spiritualisme, M. Martin en conclut que nous sommes spiritualiste !

Franchement, si notre confrère ne nous comprend pas, ce que nous regrettons bien sincèrement du reste, nous avouons de notre côté, le comprendre bien moins encore.

C'est ainsi que l'obligation que semble nous faire M. Martin, de lui exposer notre conception personnelle sur l'idée divine, ne nous paraît nullement justifiée, après l'aveu bien des fois répété de notre profonde ignorance à ce sujet.

Quant à savoir ce que nous sommes — M. Martin désirant essentiellement savoir à qui il a affaire — nous ne pensons pas l'avoir jamais dissimulé :

Nous sommes et resterons toujours instinctivement méfiant de tout ce qui asservit ; intuitivement confiant dans tout ce qui affranchit.

E. L.

Lux. — Sous ce titre *L'Académie Internationale pour les études spirites et magnétiques* publie à Rome (132, place manfredo Fanti) un Bulletin mensuel de ses travaux.

A en juger par les deux premiers numéros, cette publication ne peut manquer de rendre à la cause pour laquelle elle se propose de combattre, les plus signalés services.

Les quelques extraits suivants, empruntés aux statuts de l'Académie, donneront une idée de but important qu'elle poursuit.

« L'Académie se propose :

1° « L'étude des manifestations spirites et les rapports qui relient « ces manifestations aux sciences morales, philosophiques, physiques « et sociales ; et pour atteindre ce but l'académie ouvrira un véritable « cours de philosophie spirite et de théorie expérimentale.

2° « L'étude des applications pratiques du magnétisme animal dans « leur plus grande étendue. Le phénomène de la suggestion sera tout « spécialement étudié et envisagé dans ses rapports avec les lois « civiles et criminelles.

3° « La propagation de la doctrine spirite à l'aide de tous les moyens « qui seront en son pouvoir ; l'encouragement à l'étude et à la « pratique du spiritisme et du magnétisme en vue du bien être social. » Etc., etc.

Les lys noirs... Recueil de poésies mystérieusement sombres comme leur titre, et que vient de publier M. Alber Jhouney en un fort joli volume, édité par Georgs Carré, rue Saint-André des Arts, 58, Paris.

Nécrologie. — Les spirites de Reims continuent à prêcher d'exemple. L'un des membres les plus militants de l'Union Spirite de cette ville, M. Monclin, ayant eu la douleur de perdre sa belle-mère, Mme Vve CARTON, les obsèques ont eu lieu sans la présence d'aucun prêtre et n'en ont été que plus édifiantes.

IMPROMPTU TYPTOLOGIQUE

Récemment, dans une famille où se trouvaient le médium de l'Esprit Jean et quelques incrédules, la table dicta rapidement, à rebours, le quatrain suivant :

Une table parlait !... qu'elle plaisanterie !
Disait un esprit fort.. Fous ou supercherie...
C'est ainsi qu'un niais ne voit dans l'infini
Qu'un F avec deux N et trois points sur trois I.

Le Directeur-Gérant : Mme GEORGE.

Marseille. — Imp. Générale Achard et Cie, rueChevalier-Roze, 3 et 5.